

NOUVELLES GÉNÉRALES

CANADA

Winnipeg, Manitoba, 29 février.—Le lieutenant-gouverneur Morris est parti hier pour Ottawa. Il sera de retour en mai prochain. L'administrateur, en son absence, n'a pas encore été assermenté.

—La date de l'exécution d'Iroquois, l'assassin de Carrell, a été remise au 21 d'avril.

—Il règne un vif mécontentement dans les établissements de l'Ouest à cause de l'action du gouvernement qui expédie des secours aux émigrés islandais, tandis que d'autres colons ne sont pas suffisamment pourvus de ce dont ils ont besoin.

—Les travaux d'exploration pour la localisation de l'embranchement de Pembina, entre Winnipeg et la traverse de la Rivière-Rouge, ont été complétés hier.

—Quelques résidents de Winnipeg sont allés au Black Hills, dans les Etats-Unis. Les affaires ne sont pas encore bien actives, mais elles s'améliorent. Le temps est beau.

Québec, 29.—On dit que l'hon. M. Cauchon a réussi à faire mettre une somme de \$60,000 dans les estimés pour l'embellissement et la restauration des murs de Québec.

St. Eustache, 3.—M. C. L. Champagne, avocat, est élu pour le comté des Deux-Montagnes par plus de 350 voix de majorité.

—Suivant le rapport du ministre de l'intérieur, il y aurait, dans la puissance, 91,910 indiens répartis comme suit :

Table with 2 columns: Province/Territory and Number of Indians. Includes Ontario (15,305), Québec (10,809), Nouvelle-Ecosse (1,849), Nouveau-Brunswick (1,561), Ile du Prince Edouard (302), Colombie Anglaise (31,520), Manitoba et Territoires du Nord-Ouest (13,944), Sioux de Manitoba et Territoire (1,450), De la Rivière de la Paix aux bornes non réglées des Etats-Unis (10,000), Terre de Rupert (5,170).

Le montant de la propriété personnelle des indiens des cinq anciennes provinces est de \$489,234, et celui des immeubles de \$7,633,708.

ÉTATS-UNIS

San Francisco, 29 février.—L'incendie au pénitencier de l'Etat est moins désastreux qu'on l'avait rapporté tout d'abord. Aucun prisonnier n'a pu s'échapper. La perte sera probablement de \$300,000.

New-York, 1er mars.—Le Sun annonce que Louis Z. Zennings a vendu, pour \$100,000, les intérêts qu'il possédait dans le New-York Times, et qu'il s'est complètement retiré de la rédaction de ce journal. La transaction a été terminée hier, l'acheteur étant M. Geo. Jones, éditeur du Times.

Pittsburg, Pa, 1er.—Le nommé Fred Meyer, propriétaire d'une buvette, vient d'être arrêté pour un attentat commis avec une sauvagerie révoltante.

Il fit chauffer à blanc un pique-feu et, sans aucune provocation, en porta un coup, dans la région de l'abdomen, à un vieillard nommé Adam. Le pique-feu entra très-avant et on n'entretenait pas d'espoir de le sauver.

New-York, 2.—Des dépêches de Washington aux principaux journaux du matin, disent que le comité des dépenses dans le département de la guerre, ont découvert des faits si préjudiciables au caractère du secrétaire Belknap, que sa retraite est inévitable et aussi sa mise en accusation en toute probabilité. Un M. Marsh, de New-York, a déposé qu'il avait obtenu de Belknap un contrat pour faire la traite à différents postes dans le Sud-Ouest, pour lequel il payait à la femme du secrétaire de la guerre \$10,000 comptant, et il continua de payer de même \$6,000 par année tant qu'il retint le contrat. Il rapporta aussi sous serment d'autres actes de corruption et de fraude de la part de Belknap.

Belknap a été enjoint de paraître hier devant le comité. Le témoignage en question lui a été présenté, et on lui demanda ce qu'il avait à dire en défense. Mais il fut frappé de honte, confessa la vérité des accusations, et pria qu'on lui accordât du délai, pour lui permettre de résigner: son désir était de mettre son épouse à l'abri. Le comité est unanime à condamner Belknap, et on affirme qu'une mise en accusation (impeachment) va être préparée et soumise à la Chambre.

Washington, 3.—A une heure le comité de la chambre des représentants, composé de MM. Clymer, Robbins, Blackburn, Bass et Danford, a comparu à la barre du Sénat et a été annoncé par le sergent d'armes. M. Clymer prenant la parole, s'exprima ainsi: "M. le président, obéissant aux ordres de la chambre des représentants et de toute la population des Etats-Unis d'Amérique, nous déclarons que M. W. Belknap, ancien secrétaire de la guerre des Etats-Unis, s'est rendu coupable de crimes et de délits, pendant qu'il occupait ce poste, et nous prions de plus le Sénat de sommer Belknap de comparaître pour répondre à ces accusations."

Washington, 3.—Le cabinet s'est assemblé aujourd'hui à midi, pour considérer si on devait interdire des poursuites criminelles contre l'ex-sénéateur Belknap et ceux qui ont participé avec lui dans les actes de corruption qui viennent d'être découverts. Il a décidé qu'il y avait lieu de poursuivre et des instructions dans ce sens ont été données au procureur-général.

La question de la nomination de son successeur fut prise ensuite sous considération, mais rien ne fut décidé à ce sujet.

CENTENAIRE.—Madame Hannah Steyer, de Bowdoinham, Maine, doit être regardée à juste titre comme l'héroïne de l'année centenaire.

Elle est née le 4 juillet 1776, à la même heure que la grande cloche a sonné pour annoncer la nouvelle de la déclaration de l'indépendance dans le vieil Hôtel-de-Ville de Philadelphie. Elle est en bonne santé et espère célébrer le centième anniversaire de sa naissance le jour de la prochaine fête nationale.

La machine à coudre "ROYALE," dont on parle tant, est encore en vogue et se vend rapidement, malgré la dureté des temps. Elle fonctionne si légèrement et donne une si grande satisfaction, que les agents la vendent de préférence à beaucoup d'autres. Comme il nous manque des agents dans plusieurs localités de cette province, ceux qui voudraient s'en charger pourront obtenir toutes les informations nécessaires en s'adressant au bureau à Montréal, 754 rue Craig.—GEO. NUNN, gérant.

NÉURALGIE.—La néuralgie et les douleurs musculaires, si pénibles pour ceux qui les endurent, et si difficiles à guérir, sont promptement soulagées par les PILULES NERVO-ROTIQUES DE WINGATE. Dans les cas de perte de mémoire, impotence et paralysie, leur usage produit les meilleurs résultats.

EUROPE

Londres, 29 février.—Une dépêche de Vienne au Standard dit que les détails de la dévastation causée par les inondations dans la Hongrie sont déplorables. Plus de cent manufactures et cinquante autres édifices, à Nouvelle-Pesth, ont été minés et détruits. On craint que quand les eaux se retireront, un grand nombre de maisons à Buda et autres lieux le long du fleuve tomberont en ruines.

Douze mille habitants, sans compter les dix-huit mille à Althopen, se trouvent sans abri.

Londres, 2.—Don Carlos a évité d'entrer à Paris en prenant le chemin de fer circulaire qui côtoie la cité. Il a couché à Boulogne hier, et il arrivera ici demain.

Raguse, 2.—Une sanglante bataille s'est livrée hier près Dabra, dans laquelle 800 Turcs ont été tués.

—Des placards affichés à Raguse, et promulguant les réformes ottomanes, ont été couverts de caricatures représentant des têtes de morts.

—Les insurgés ont publié des manifestes repoussant toutes propositions de paix.

Paris, 3.—Don Carlos a reçu, à Boulogne, une députation de 150 légitimistes qui lui ont présenté une adresse.

—Don Carlos a daté de Boulogne un manifeste adressé à ses partisans et à ses soldats.

—Le nombre total des Carlistes qui se sont réfugiés en France est de 15,000.

POUR RIRE

—Une pensée de carême : Au théâtre et au bal, c'est le mardi gras qu'on voit les recettes monter ! —Et le mercredi descendre.

—Calino, arrêté par un embarras de voitures, admire l'attelage de Mlle T. . . Cette attelage, bien connu des habitués du tour du lac, se compose d'un superbe alezan brûlé, et d'un coursier à la robe virginale.

—C'est singulier, murmure Calino tout pensif. Comment se fait-il qu'on mette toujours à droite le cheval qui n'est pas pareil à l'autre ?

—Echos de . . . Provence : Les gens du Nord pronont le beurre, et les méridionaux ne cessent de nous vanter l'huile.

Un indigène de Lille et un enfant de la Cannebière se disputaient au sujet de ces deux produits.

—Et d'abord, disait le Marseillais, on peint les tableaux à l'huile et non pas au beurre.

—C'est vrai, mais allez donc manger une omelette à l'huile : c'est exécrable. . .

—Et vous, s'écria alors le Marseillais, essayez donc de sacrer un roi avec du beurre !

LE BRANDON DE DISCORDE  
ou  
LE MASSACRE DE LACHINE

CHAPITRE V

SACRIFIÈRE

(Suite)

En quittant le fort, Isanta, accompagnée de Tambour et sans dire un mot à son compagnon, se dirigea en droite ligne vers le camp des Abénaquis. Ce camp était établi dans un bouquet d'arbres en dehors de la palissade du fort, en face du lac. Tambour pouvait à peine suivre sa compagne qui glissait, pour ainsi dire, dans les broussailles et entre les arbres abattus qui couvraient l'espace qui séparait le fort du camp des Abénaquis. Il la questionna plusieurs fois sur l'objet de sa course, mais ne put en obtenir d'autre réponse que celle-ci : "Je vais sauver mon frère !"

Bientôt, Isanta et Tambour entraient au camp. La première fut immédiatement entourée d'un groupe de femmes qui l'aimaient toutes. De son côté, Tambour fut bien accueilli par les

braves. Ils le connaissaient tous et le regardaient comme le plus grand médecin parmi les Français. Il leur avait donné des preuves fréquentes de son habileté en chirurgie, et les opérations que Tambour avait pratiquées tenaient, pour eux, du miracle. Mais bien que les Abénaquis fussent surpris de l'apparition d'Isanta et de Tambour au milieu d'eux, ils ne manifestèrent point leur étonnement. Avec le flegme particulier à leur race, ils attendirent des explications.

La Huronne parla la première : "Montrez-moi, dit-elle, le wigwam du Serpent."

Cette fois les sauvages se regardèrent avec surprise. Mais nul ne fut plus surpris que Tambour. N'en croyant pas ses oreilles, il demanda avec le plus grand étonnement :

"N'êtes-vous venue ici que pour voir le Serpent ?"

—Je suis venue, dit-elle à voix basse, pour sauver mon frère.

—Je crains, Isanta, que vous n'avez fait une course inutile.

—Si M. Tambour a peur, il peut s'en retourner.

—Peur de qui ? peur de quoi ? répliqua Tambour d'un ton agité. Si cela vous faisait plaisir, Isanta, de voir mourir ce misérable Serpent, je vais le provoquer tout de suite et l'étendre mort à mes pieds, quitte à être ensuite mis en pièces moi-même par les Abénaquis irrités.

—J'ai peur que vous ne gâtiez tout par votre violence, reprit la jeune fille. Mais, promettez-moi de vous contenir et de m'aider ainsi à sauver mon frère, ou bien je m'en retourne et vous tiendrai responsable de sa mort.

—Je le promets, répondit Tambour, mais j'espère que le Serpent ne poussera pas ses provocations trop loin.

—L'une de vous, mes sœurs, dit Isanta en s'adressant aux femmes, voudrait-elle me conduire au wigwam du Serpent ?

Une jeune et jolie sauvagesse offrit ses services. Quelques instants après, Isanta et son compagnon étaient sous la tente du chef abénaquis.

Ce personnage était assis à terre et occupé à aiguiser son tomahawk. Levant la tête, il regarda fièrement ses visiteurs, puis siffla avec force. A ce coup de sifflet, plusieurs Abénaquis armés entrèrent sous le wigwam.

Prenant alors la parole :

"Pourquoi la sœur du Rat et mon autre ennemi Tambour sont-ils venus au wigwam du Serpent ?"

—Pourquoi m'appellez-vous la sœur du Rat ? demanda Isanta. Ne m'avez-vous pas envoyé un de vos guerriers me dire que mon frère avait été pris par les Iroquois et mis à mort ?

—J'ai envoyé un de mes guerriers vous porter cette nouvelle, dit le Serpent du ton le plus calme. Mais pourquoi la sœur du Rat se plaindrait-elle ? Si son frère n'est pas mort aujourd'hui, il sera mort demain.

—Ainsi, le grand chef des Abénaquis n'a pas honte de mentir à une femme ?

—Ni à un honneur. Le sage ment toujours ; les fous seuls disent la vérité.

—Mais pourquoi le Serpent a-t-il fait ce mensonge ?

—Je craignais que vous n'appreniez que le prisonnier est votre frère, et que vous ne fissiez demander sa liberté par le gouverneur. Mais maintenant il est trop tard.

—Et pourquoi est-il trop tard ? Le gouverneur est plus puissant que le Serpent et peut délivrer le Rat tout de suite. Le gouverneur est humain, mais le Serpent n'a jamais montré de pitié.

—Je dis à la sœur du chef huron qu'il est trop tard pour sauver son frère. Ce matin, il a tué Pied-de-Daim, le meilleur coureur de notre tribu. Le gouverneur a été très-fâché d'apprendre sa mort, car il devait l'envoyer, au lever du soleil, pour espionner les Iroquois. Il n'y a pas plus d'une heure que le marquis a dit à M. de Callières, qui demandait sa grâce, que le prisonnier m'appartenait."

Isanta frémit à ces paroles, mais elle reprit :

"Qui a conté cette histoire au Serpent ?"

—Quelqu'un de bien informé ; un homme qui sait que vous le haïssez et sera content de vous voir souffrir pour votre frère.

—Est-ce le lieutenant Vruxe qui vous a dit cela ?

—Vous l'avez deviné. L'ami du Serpent, le lieutenant Vruxe m'a dit cela un instant avant votre arrivée.

—Une belle paire d'amis, observa Tambour, Satan et son héritier présomptif !

—Silence, dit Isanta, vous allez tout compromettre !

—Et maintenant, reprit le Serpent, qui a dit à Isanta que son frère avait été fait prisonnier hier ?

Avant que la Huronne pût répondre, Tambour interrompit :

—Je lui ai dit.

—Et pourquoi l'homme blanc se mêle-t-il de ses affaires ? demanda le Serpent d'un ton courroucé. A-t-il été repoussé par ses femmes qu'il cherche à se rapprocher de l'enfant de la forêt ?

Le Français, bouillant de colère, s'écria d'une voix terrible :

"Le choix de l'homme blanc est libre. Mais il n'en est pas ainsi du Serpent. Le Serpent n'a pas d'épouse parce que les femmes de sa tribu ne veulent pas s'associer à celui qui ne peut montrer que des chevelures de femmes et d'enfants hurons."

Le Serpent resta comme intimidé sous le fier regard de Tambour ; mais il ne manqua pas de s'apercevoir que celui-ci avait à moitié tiré son épée du fourreau, comme pour se préparer à tout événement. Les guerriers abénaquis et

leur chef regardèrent Tambour avec une sorte de terreur. Le Serpent savait, en outre, que Tambour maniait parfaitement les armes ; il se souvenait que, pour débarrasser Isanta de ses attentions, Tambour lui avait arraché son tomahawk et lui aurait passé son épée à travers le corps, s'il n'eût pas pris la fuite.

Après une pause de quelques instants, le Serpent reprit :

"Je demanderai encore à la sœur du Huron pourquoi elle est venue au wigwam du chef des Abénaquis ?"

—Pour sauver la vie de son frère.

—C'est beaucoup demander. Mais le Serpent peut le sauver ; bien que le gouverneur, sans le consentement du Serpent, ne puisse pas le sauver.

—Le gouverneur n'est pas un Abénaquis, il est humain.

—Le gouverneur n'est pas fou. Il a besoin des Abénaquis, quand même ils seraient cinq fois plus nombreux, pour combattre les Iroquois. S'il met votre frère en liberté malgré moi, les Abénaquis ne l'aideront pas à combattre les Iroquois. Mais si je disais au gouverneur : "Je pardonne au prisonnier la mort de mes deux guerriers, et le coup qu'il m'a donné en pleine poitrine," votre frère serait immédiatement libre et irait rejoindre les siens.

—Et quelle rançon demande le chef des Abénaquis pour la vie de mon frère ? demanda la Huronne.

—Quelle rançon donnera sa sœur ?

—Ecoutez-moi, interrompit Tambour, avant que la jeune fille eût le temps de répondre.—Serpent, dit-il en prenant le ton de la conciliation, vous êtes un grand chef ; l'Iroquois tremble à votre nom ; votre réputation s'étend des bords de la mer aux régions du couchant. Mais il vous faudrait l'uniforme d'un guerrier blanc pour paraître plus terrible à vos ennemis. Nous sommes tous les deux à peu près de la même taille. J'ai un uniforme que je n'ai porté qu'une seule fois et cela en présence de notre grand-père le roi de France. Il est superbe, tout couvert de broderies d'or ; avec cela vous auriez l'apparence du grand chef des guerriers blancs ; cet uniforme éblouirait vos ennemis et charmerait les yeux de vos amis ; la femme qui vous haïsait hier vous aimerait demain. Je vous donnerai cet uniforme si vous voulez libérer le chef huron. Je vous donnerai, en outre, une épée à poignée d'argent et cent louis d'or. Je vous indiquerai enfin la recette de la médecine qui fait friser les cheveux, et, à l'aide de cette médecine, vous serez le plus beau des chefs du Canada. Maintenant, Serpent, soyez sage. Acceptez ces présents pour lesquels les autres chefs donneraient leur main droite, mais que je n'offre qu'à vous. Libérez le prisonnier et vous aurez tous ces présents avant le coucher du soleil."

Le Serpent répondit : "Le compagnon de la Huronne dit-il la vérité quand il me promet la recette de la médecine pour les cheveux ?"

Tambour, tout joyeux à l'idée que ses offres allaient être acceptées, répondit : "J'ai dit la vérité ; ces objets seront à vous."

—Et qu'offre la sœur du chef huron ? demanda l'Abénaquis.

—Tout ce que j'ai, répondit Isanta avec émotion. M. de Callières m'a fait une dote de mille couronnes ; elles sont à vous. Vous avez vu et admiré les bracelets d'or que Julie du Châtelet portait ; ils représentent votre emblème, le serpent ; ils m'ont été donnés, mais ils sont à vous. Vous avez souvent convoité le cheval noir que monte M. de Callières. Je le lui demanderai, il ne me le refusera pas et je vous le donnerai. En outre, Julie du Châtelet vous fera, pour l'amour de moi, d'autres présents plus riches encore. Voyons, Serpent, prouvez que vous avez le cœur d'un guerrier et acceptez la rançon."

Les yeux du Serpent brillèrent d'un éclat satanique, et montrant un couteau qu'il tenait à la main :

"La sœur du Huron sait-elle ce que je viens de faire avec ce couteau ?"

La jeune fille répondit en tremblant : "Ce couteau doit sans doute servir à combattre les Iroquois. Le Serpent est un guerrier sage, il sait avoir soin de ses armes."

—Ce couteau ne doit pas servir à combattre les Iroquois, mais à taillader la peau de votre frère lorsque moi et mes braves nous l'aurons attaché sur le bûcher, demain," répondit l'Abénaquis avec une expression de satanique malice qui le rendait horrible à voir.

La Huronne demeura glacée de terreur.

"Monstre !" s'écria Tambour en tirant son épée et faisant une passe rapide vers l'Abénaquis, lequel évita le coup en se jetant à terre pendant que ses guerriers, le tomahawk levé, s'élançaient entre le Français exaspéré et leur chef.

La Huronne arrêta le bras de son compagnon et le força de remettre l'épée au fourreau.

Pendant ce temps, le Serpent effrayé s'était relevé.

"Mécréant ! s'écria Tambour en lui montrant le poing. Je regrette de n'avoir point passé mon épée à travers ta carcasse de lache ! Mais fais ranger de côté cette jeune fille et tes guerriers et ordonne-leur de se tenir tranquilles. . . je vais me battre sur le champ avec toi ; . . . et, pour t'engager au combat, qu'il soit convenu que si je te tue, tes guerriers pourront immédiatement me mettre à mort !"

—Le Serpent ne combat que quand cela lui plaît, répondit le chef. Il ne se battra point avec le "grand médecin français."

Tambour allait répondre lorsqu'il fut interrompu par Isanta qui, s'adressant au chef d'un ton suppliant :